

ÉCHO # 12

PENDANT CE TEMPS-LÀ, ILS SE PASSENT DE L'HUILE SOLAIRE SUR LES OMOPLATES

Dieu merci, toute la population française n'est pas en train de souiller les plages méditerranéennes, de consommer pour légitimer la société de consommation et de s'amuser parce que le reste de l'année elle s'emmerde. À Paris, dans les galeries, il y a encore de bonnes surprises.

Tout au moins, une.

**Galerie Jean Brolly,
Exposition collective,**
16 rue de Montmorency 75013
Paris. Jusqu'au 31 juillet 2010

Sont ici exposés plusieurs artistes de la galerie dont trois remarquables: Marielle Paul, Mathieu Sherkit et Benjamin Swaim.

Marielle Paul [fig. 1] réalise des gouaches abstraites qui nous font des vacances (justement) au milieu de cette avalanche, très souvent indigeste, de figuration «*omniprésente sur le terrain*», selon l'expression de Jean-Michel Larqué, critique sportif. C'est délicat, la matière est sensuelle et en même temps profonde, le propos est modeste, loin du brouhahas des formats inutilement gigantesques – *Beaucoup de bruit pour rien*, comme disait un obscur auteur anglais –, et comble de l'horreur, c'est beau, avec une utilisation très particulière de la couleur, comme Fernand Léger savait si bien le faire et que personne n'a pu refaire à la suite. Si par je-ne-sais quel miracle, on pouvait accrocher ensemble des œuvres sur papier d'Aurélie Nemours, Shirley Jaffé et Marielle Paul, on aurait une belle surprise et une intéressante conversation à trois.

Mathieu Sherkit [fig. 2] est peintre. Il réalise des images bizarres qui s'apparentent au collage. Les éléments agencés dans l'espace de sa toile sont hétéroclites et proviennent manifestement de sources différentes. C'est assez proche de la peinture anglaise fin sixties, début seventies: Peter Blake ou même certains David Hockney et les Lucian Freud du début. Regardez bien comment est dessinée la végétation, comment des objets sont hors d'échelle, comment les rais de lumière se fondent dans les matériaux qui les arrêtent, comment les personnages semblent minéralisés. Pour le coup, *a contrario*

de Marielle Paul, la peinture de Sherkit est à peu près aussi sensuelle qu'un coup de pied au cul. Comme quoi, on peut aimer Malher et Boulez, John Coltrane et Cecil Taylor, Boccaccio et Beckett. Cet artiste a pour lui l'avantage de ne pas singer cette insupportable École de Leipzig dont la vacuité des préoccupations artistiques rejoint celle des plagistes sus-cités, et dont l'iconographie ne fait que réhabiliter les illustrations de l'encyclopédie *Tout l'Univers* (16 volumes dont 2 index). Seulement voilà, le *marché* peut faire avaler les plus grosses couleuvres même aux adeptes du macrobiotique. On a bien réussi à faire porter des pantalons à pattes d'éléphant au monde entier (et par deux fois à vingt ans d'intervalle).

Benjamin Swaim [fig. 3], également peintre, montre quelques peintures qui hésitent entre l'abstraction et la représentation. À tel point que tout ça se mélange plutôt bien.

J'ai une attirance particulière pour la série «*Les Sculptures de ma mère*» dont le titre est déjà réjouissant, et le résultat pictural grotesque. Mais grotesque comme savent l'être les artistes qui maîtrisent leur sujet (Picasso, Guston, Saul, Crumb, McKymens, etc.). Avec classe et caractère. Ça donne des toiles drôlement fichues avec un sujet central et unique. Pas de dispersion comme on peut en voir chez Sherkit, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de maîtrise dans la façon d'occuper l'espace de ce dernier. C'est simplement une autre manière de faire.

J'espère qu'il n'y a plus grand monde pour dire qu'il n'y a qu'une seule Vérité en quoi que ce soit, et en art en particulier... Les époux Ceaucescu en ont fait les frais un jour de Noël 1989. Il faut dire qu'ils avaient poussé le bouchon un peu loin. Et en matière de goût artistique, c'était plutôt Conforama.



Fig. 1 –
Marielle Paul, *Sans titre*,
septembre 2009,
gouache sur papier,
100 x 130 cm

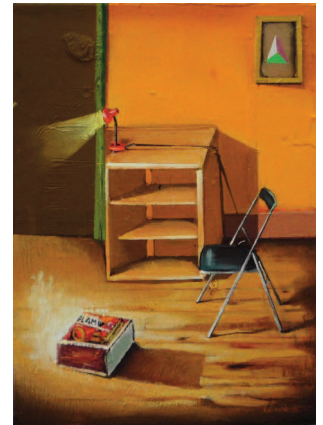


Fig. 2 –
Mathieu Sherkit, *Flam*, 2010
huile sur toile, 46 x 33 cm



Fig. 3 –
Benjamin Swaim,
Sculpture de ma mère 18, 2008,
huile sur toile, 64 x 54 cm